Document generated on 08/13/2025 12:02 p.m.

Québec français

Les jeunes et le passé

Jocelyn Létourneau

Number 101, Spring 1996

Littérature et repères historiques

URI: https://id.erudit.org/iderudit/58669ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Létourneau, J. (1996). Les jeunes et le passé. *Québec français*, (101), 88–91.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1996

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Les deux textes qui suivent s'inscrivent en marge d'une recherche en cours de leurs auteurs sur l'identitaire et sur l'imaginaire historique des jeunes en contexte de mondialisation, de transaction interculturelle et de décontextualisation apparente des mondes vécus [1]. L'un et l'autre abordent, mais dans une perspective différente, la question centrale du rapport qu'entretiennent les jeunes avec le passé, avec l'histoire et avec la mémoire collective. Si l'étude du passé reste une dimension fondamentale de l'édification, chez tout un chacun, d'une philosophie de la vie, encore faut-il comprendre comment, à l'heure actuelle, cette philosophie consiste en un travail sur soi à l'intention d'un autre « problématique », ce qui rend l'entreprise beaucoup plus difficile et incertaine. On entre ici au cœur de l'une des énigmes de notre temps : comment, dans le foisonnement des individualités et le tohu-bohu des affirmationnismes personnels, recréer des lieux de réciprocité, des espaces de reconnaissance et des zones de consensus ?

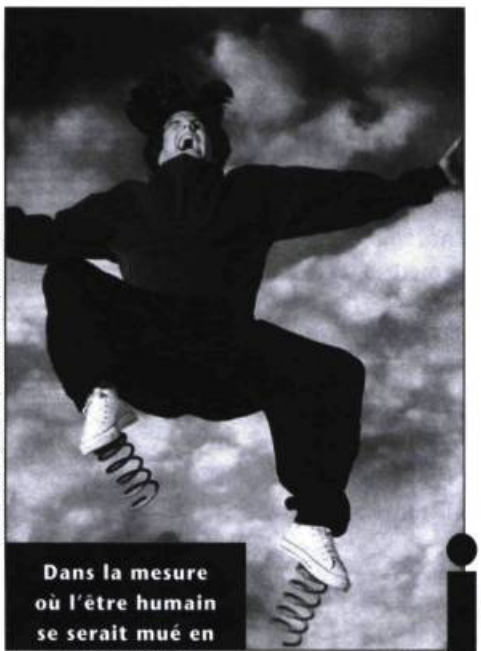


PHOTO : JACK MCDONALD, HOW MAGAZINE, JUIN 1995.

Dans la mesure où l'être humain se serait mué en un caméléon sauteur, seule la jouissance du moment compterait. Plus d'avant, plus d'après. Que de l'instantané. L'auto-zapping. L'ère du voyageur sans valise. Allez donc savoir si cette vision est juste.

Les jeunes et le passé

par Jocelyn Létourneau *

La rumeur publique veut que les jeunes ne s'intéressent plus au passé. Qu'ils le boudent, le délaissent, l'ignorent. On dit qu'en ces temps où le bonheur réside dans des histoires aussi compliquées qu'étrangement courtes, où le paradigme dominant est celui de l'abdication, où les humains ne sont plus que des frôlements passagers et où personne ne sait où et qui être, la continuité et le sens de la suite n'ont plus de résonance [2].

Chacun existerait désormais dans des espaces/temps à géométrie variable entre lesquels les passerelles, éphémères et fluides, ne permettraient que des rencontres ponctuelles et instables, sorte de *deals* performatifs entre des virtualités d'hommes et de femmes à la recherche de simulacres de contacts digitalisés. Dans ce scénario à haut rendement cyberpersonnel, le rappel de ce qui fut n'aurait d'autre utilité que celle d'aider à diagnostiquer les problèmes selon un mode systémique empreint d'une froideur technobureaucratique. Un capital mémoriel pour fonder un agir optimal, quoi. Dans la mesure où l'être humain se serait mué en un caméléon sauteur, seule la jouissance du moment compterait. Plus d'avant, plus d'après. Que de l'instantané. L'auto-zapping. L'ère du voyageur sans valise.

Allez donc savoir si cette vision est juste. Les jeunes seraient-ils sur le point de transcender ou de maîtriser cette crainte qui fut jusqu'à maintenant au cœur de la condition occidentale : que ça ne dure pas ? Le conte du Petit Poucet, ce personnage désireux d'éviter l'égarement en semant des cailloux sur la piste sinueuse dans laquelle l'entraînait son parâtre et de retourner ainsi à sa destinée initiale, serait-il inadapté à l'imaginaire des jeunes d'aujourd'hui, enthousiastes — prétend-on — à l'idée de s'épuiser d'un rêve à l'autre et de ne jamais s'insérer dans une histoire longue du Nous ?

Peut-être pose-t-on mal la question, ou se ferme-t-on les yeux devant ce qui paraît pourtant évident : contrairement à ce que l'on affirme facilement, les jeunes débordent d'intérêt pour le passé.

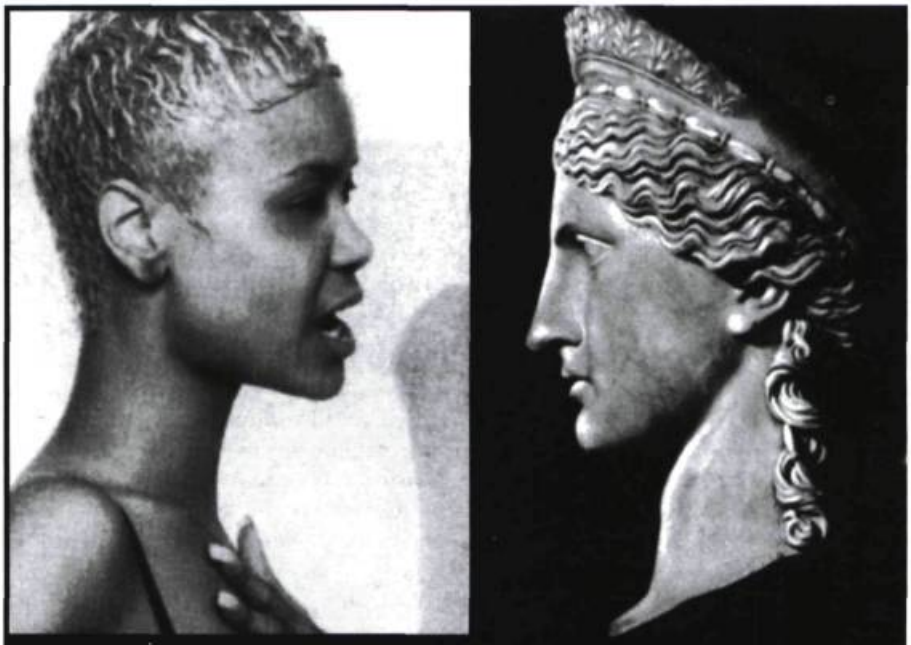
Dès leur plus jeune âge, ils sont irrésistiblement attirés par l'« ancien temps » : un hier d'où

ils procèdent eux-mêmes et dans lequel, si l'on remonte loin, au-delà des grands-parents, évolue une faune humaine et animale qu'ils décrivent sous des modes bigarrés et qui fait contraste avec celle d'aujourd'hui. Cette faune « étrange », qui ouvre à des mondes énigmatiques, pleins de mystères, fascine les enfants. Le passé les intrigue énormément : s'y logent une foule d'informations susceptibles d'éclairer le présent, le leur comme celui de leur famille, réseau primaire de circulation et de socialisation pour les petits jusqu'à la pré-adolescence. Plus encore, la connaissance du passé est source d'épanouissement et d'émancipation pour l'enfant. Pour s'élancer dans la vie, le petit doit en effet se constituer comme synthèse initiale. Il doit se doter d'un commencement narratif qui agit, pour lui, comme une provision d'évidences empiriques sur lesquelles il peut capitaliser pour se construire en tant que personne autonome et responsable. Sans cette synthèse de lui-même et à défaut de ces évidences qu'il trouve dans l'histoire qui lui est racontée de sa naissance et de son enfance, l'enfant chambranle. Il est incapable de se valider dans et par le passé. Il éprouve de la difficulté à s'arracher à son antériorité, qui constitue une énigme vers laquelle il revient continuellement, comme en témoigne l'orphelin ou l'enfant adopté qui recherche sans cesse ses origines, ses racines, au point d'en faire une question existentielle incontournable. Celui-ci doit résoudre réellement ou symboliquement le mystère de son passé avant de penser continuer sa route ou construire son avenir. Dès qu'il l'a effectivement résolu, ce passé devient une composante agissante de son présent et une dimension centrale de son futur. En construisant par l'histoire son identité narrative, l'enfant se met en position de ne pas être continuellement à la merci des hasards de la vie. Il se dote d'une permanence dans le temps et, par là même, résout l'une des facettes de son insécurité primitive : la peur de ne pas avoir d'ancrage, c'est-à-dire d'être seul et de se retrouver éventuellement à l'abandon. En bâtissant son identité narrative grâce à la factualité du passé rassemblée et arrangée dans une histoire, l'individu assume son incomplétude fondamentale [3].

Cet irrésistible attrait pour le passé se perpétue à l'adolescence. Il procède du fait que le sentiment d'appartenir à un groupe constitué dans et par le passé, groupe qui s'est doté d'une histoire et donc d'un référent, est un élément essentiel au mieux-être des individus et une donnée fondamentale de leur accomplissement personnel. L'amplitude de ce groupe est variable. Il peut s'agir d'un *gang* dans lequel le jeune trouve une identification totale et investit toutes ses allégeances. Dans ce cas, il va sans dire que l'intérêt pour ce que l'on appelle habituellement l'Histoire est mitigé. Le groupe d'identification et d'allégeance peut être également plus large : un peuple, une nation, un mouvement social sans ancrage spécifiquement nationalitaire (les écologistes par exemple), une communauté de destin (les disqualifiés du marché du travail), etc. Dans ce cas, l'intérêt du jeune pour l'Histoire est plus évident bien qu'il se dérobe aux trames connues à partir desquelles l'on reconstitue la mouvance du passé. Ce sont ces trames, plus que la matière du passé peut-être, qui font problème et qui entraînent une certaine désaffection des jeunes — pas tous quand même — à l'égard des récits traditionnels d'histoire. La crise d'une mise en forme du passé au présent : il y a là une idée qui mérite réflexion [4].

Les jeunes s'intéressent au passé parce qu'ils vivent dans un monde qui, quoi qu'on en dise, les interroge et les assiège continuellement sur le plan historique. Qui, à l'aube de la société réputée cybernétique, ne fait pas appel à l'histoire, en mal ou en mieux, pour justifier son point de

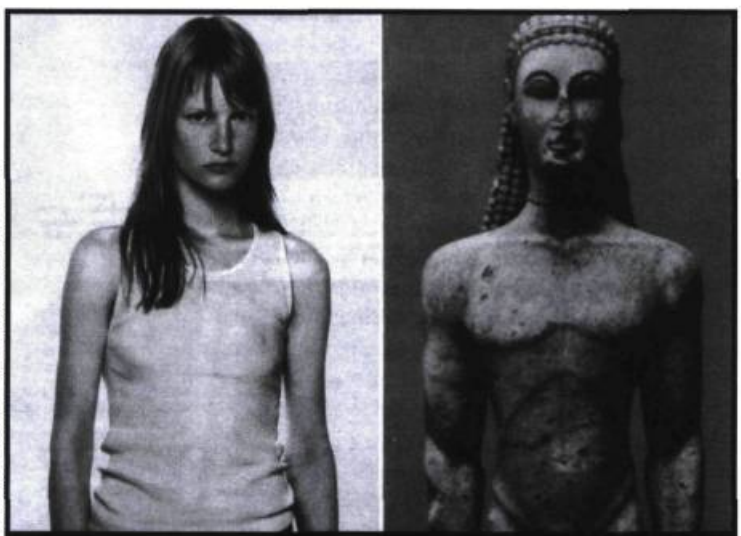
PHOTOS : À GAUCHE : DÉTAIL D'UNE PUBLICITÉ DE CALVIN KLEIN PARUE DANS ROLLING STONE, MARS 1995. À DROITE : JUNON LUDOVISI, 1re S. AP. J.C. ROME, MUSÉE DES THERMES.



Ils ont soif de comprendre la mutation qui marque leur époque. Cette mutation est à la fois originale et une réplique. Elle est source de crainte et de désespoir autant que d'enthousiasme et de frénésie. Elle s'inscrit simultanément par rapport au passé et à l'avenir.

vue, légitimer son projet ou fonder sa religion ? Cela dit, les jeunes vivent aussi dans un monde marqué par des paradigmes naissants qui font littéralement éclater les mégareprésentations d'antan. Ils ont soif de comprendre la mutation qui marque leur époque. Cette mutation est à la fois originale et une réplique. Elle est source de crainte et de désespoir autant que d'enthousiasme et de frénésie. Elle s'inscrit simultanément par rapport au passé et à l'avenir.

C'est dans cette dynamique émergente entre passé, présent et futur que le jeune bâtit sa conscience historique, c'est-à-dire sa conscience d'appartenir à une époque, à un monde, à une entité, à des situations qui marquent décisivement sa condition. Cette conscience historique agit pour lui comme une problématique de vie. Elle détermine et oriente sa vision et sa compréhension du monde. C'est elle aussi qui suscite ses interrogations, dirigées vers ce qui fut, vers ce qui est et ce qui sera, des interrogations que la connaissance du passé peut enrichir, complexifier, nuancer, relativiser, dans la mesure où ce passé est réanimé dans ses facettes pertinentes pour les jeunes. Je n'entends pas par là que le passé devrait servir une cause sectaire ou être réduit à ses portions congrues, bien au contraire. Les facettes du passé sont innombrables et sa matière, sans bord et sans limite. Dès que son étude devient devoir de mémoire, comme c'est trop souvent le cas, il provoque l'ennui et l'apathie, ou justifie la croisade. C'est dans la mesure où le passé est matière à comparaison, à discussion et à compréhension qu'il stimule l'intérêt et que, surtout, il devient un élément actif dans la praxis et l'identitaire de tout un chacun.



DÉTAIL D'UNE PUBLICITÉ DE CALVIN KLEIN PARUE DANS ROLLING STONE, MARS 1995. KOUROS, 615-590 AV. J.-C., NEW YORK, METROPOLITAN MUSEUM.

Dans une société qui n'en finit plus de secréter son pessimisme, qui épuise ses gagnants dans la « performançofolie » et qui réduit les autres au statut de *Maybe* ou de *Perhaps*, comment reprocher aux jeunes de vouloir rêver ? Et si le passé ne fait plus rêver, si, à l'instar de ce que le conte provoque dans l'imaginaire du jeune enfant, le passé, réanimé à travers l'histoire, ne suscite pas de questionnement, n'agit pas comme un phare pour résoudre les difficultés du présent, quel intérêt a-t-il ?

Évidemment, le passé ne prend pas forme sans être fécondé par un acte implicite ou explicite de narration, c'est-à-dire de re-création intelligente et, espérons-le, de récapitulation et de synthèse rigoureuse aussi. Le passé ne trouve son existence complète que dans les histoires qui en sont faites. Ces histoires sont aussi des actes de communication. Entre le passé, l'histoire, la narration et la communication s'établit une soudure qui devient endogène à la connaissance. On comprend, dans ce contexte, l'importance décisive que détient la personne du narrateur, en l'occurrence l'enseignant. Il est partie prenante de la matière qu'il transmet : il la met en scène, l'organise selon un mode communicable, l'anime. Il n'y a pas longtemps, à l'émission *Ici Ado-Canada*, des jeunes faisaient part de leurs sentiments à propos de l'école et des cours qui leur étaient dispensés. Pour parler des cours qu'ils détestaient, plusieurs ont pris exemple de l'histoire (pourquoi toujours cet acharnement ?). En écoutant attentivement les locuteurs, on en venait à la conclusion que les motifs apparents de ce désintérêt des étudiants logeaient à deux niveaux : dans la faillite de la mise en scène du passé et dans la pauvreté de l'acte de narration. En termes clairs, l'histoire racontée ne passe plus. Sa mise en scène, fondée sur l'animation de facteurs structurels, de forces objectives, de puissances froides, d'acteurs désincarnés, n'interpelle pas les jeunes qui, à cet âge, recherchent des modèles d'action inspirants, extravagants ou survoltants c'est selon, en tout cas exaltants. Des modèles qui leur permettent d'affronter la vie dans ses contradictions, ses ambiguïtés et ses impasses apparentes. Dans une société qui n'en finit plus de sécréter son pessimisme, qui épuise ses gagnants dans la « performançofolie » et qui réduit les autres au statut de *Maybe* ou de *Perhaps*, comment reprocher aux jeunes de vouloir rêver ? Et si le passé ne fait plus rêver, si, à l'instar de ce que le conte provoque dans l'imaginaire du jeune enfant, le passé, réanimé à travers l'histoire, ne suscite pas de questionnement, n'agit pas comme un phare pour résoudre les difficultés du présent, quel intérêt a-t-il ?

Puisque l'étude du passé ne peut servir instrumentalement comme cela est le cas pour le tableau des symboles chimiques, quelle finalité peut-elle avoir sinon de contribuer à l'édification d'une philosophie de vie ?

Attention : je ne dis pas une philosophie de l'engagement. Celle-ci est la facette la plus répréhensible de ce à quoi l'on réduit parfois l'enseignement du passé : un ensemble de savoirs partisans tout entier ramené dans le creuset d'une trame qui offre réponse avant d'être interrogation. Par philosophie de vie, j'entends l'élaboration d'une référence personnelle qui permet à chacun d'éclairer son devenir dans une complétude avec autrui. En d'autres mots : être un voyageur *avec* sa valise. Le passé est après tout l'ensemble des actions et des projets, des représentations et des interprétations, géniales ou démoniaques, que les humains ont réalisés ou auxquels ils ont pensé pour façonner leur quotidien et leur monde. Le passé n'est certes pas un livre de recettes. Mais l'on y trouve amplement matière à réflexion pour penser la contemporanéité dans ses ramifications et ses évolutions contradictoires. Il existe des permanences à la condition humaine qui transcendent les époques. De même que la parole des philosophes anciens reste aujourd'hui pertinente si elle s'est éprise de problèmes universels, le passé offre un bassin infini de situations à partir desquelles méditer pour affronter les expériences du présent. Ramené dans la perspective d'une philosophie personnelle de l'existence, le passé aurait véritablement statut de science humaine, c'est-à-dire un exercice de questionnement systématique, rigoureux et informé sur les expériences et les finalités passées, présentes et à venir du genre humain. À la question récemment formulée par Philippe Boutry : « Irait-on jusqu'à prétendre que l'étude de l'histoire est bonne pour la vie ? », je réponds oui sans hésitation[4].

J'ai dit plus haut que l'acte de narration était implicite à la réanimation du passé et donc à sa compréhension aussi. À entendre les jeunes s'exprimer devant les caméras de la SRC, on était nécessairement amené à conclure, tout au moins à envisager, qu'il y avait là problème. On en arrive à cette conclusion : on ne sait plus raconter. Pas spécifiquement le passé. Mais notamment cette matière qui s'y prête bien. On ne sait plus raconter pour différentes raisons : parce que l'on suit de trop près les manuels qui, par définition, ne peuvent que proposer des trames d'histoire sans grands détails ; parce que l'on manque de culture et d'érudition historique ; parce que le grand narrateur de notre époque, c'est la télévision ; parce que l'on a cru que la technique, l'informatique en tête, pouvaient faire foi de tout et compenser la voix humaine qui, par la chaleur ou la gravité de ses intonations, était probablement la meilleure machine à remonter le temps qui se puisse. Au fond, l'enseignant est comme l'acteur sur scène : en classe, au cœur du théâtre pédagogique, il peut, s'il le veut et s'il a l'imagination et la parole pour le faire, transporter littéralement tout un groupe d'étudiants dans un autre espace/temps qui prend vie et dans lequel le jeune circule comme s'il y était. C'est cette « circulation » qui est compréhension intime. On dira qu'une telle mise en scène du passé est impossible. Que le passé, entendons celui qui compte, est constitué de faits et gestes signifiants, sérialisables, et que l'on ne peut finalement s'écarter d'une trame qui en résume les moments marquants, en s'appuyant pour ce faire sur une chronologie factuelle imperturbable. On a tort. Le passé est habité de musiques et de mots, de larmes et de rires, de cris et de chuchotements, de découragements et d'exaltation, de faillites et d'emballements, de vies et de morts qui constituent un précipité irréductible du monde vécu. Il s'agit aussi de points d'appui sur lesquels peut s'élever une histoire du genre humain.

Une histoire peut-être plus proche des attentes des jeunes qui en ont assez d'entendre les récits aseptisés de pouvoirs en mal d'imposer des mémoires instrumentales ou canoniques sur lesquelles asseoir leurs hégémonies de sens.

L'étude du passé reste une dimension fondamentale de la conscience et de la praxis humaine. Au même titre que la philosophie, mais sous un mode différent, elle est source d'interrogation sur la vie. L'histoire est bien sûr mode d'enquête, discipline rigoureuse, pratique professionnelle, démarche érudite, terrain de spécialistes, lot de savants. Mais elle ne peut s'enfermer dans cette finalité somme toute réduite. L'histoire doit déboucher sur le présent et sur la vie. En cette ère de manipulation médiatique et d'approximations hâtives, l'étude du passé peut mettre un magnifique holà aux réponses improvisées. Pour les jeunes, elle est, elle devrait donner lieu à un exercice de réflexion critique susceptible de les amener à un état de conscience qui soit garant de leur autonomie. L'étude du passé — on ne devrait jamais cesser de capitaliser sur ce point — est un art de finesse qui va à l'encontre de l'esprit de géométrie de notre temps.

Le passé est habité de musiques et de mots, de larmes et de rires, de cris et de chuchotements, de découragements et d'exaltation, de faillites et d'emballements, de vies et de morts qui constituent un précipité irréductible du monde vécu. Il s'agit aussi de points d'appui sur lesquels peut s'élever une histoire du genre humain.

* CÉLAT/Département d'histoire, Université Laval.

Notes

1. Jocelyn Létourneau, Gilles Breton et Bogumil Jewsiewicki, « Horizons contemporains de l'État-Nation : entre l'individualisation et la mondialisation », subvention FCAR-équipe, 1994-1997; B. Jewsiewicki et J. Létourneau, « Consciences d'appartenances. Entre l'histoire et le présent, l'individuel et le collectif, le local et le global, sur le mode narratif et performatif », subvention du CRSHC, 1995-1998.
2. Pour une magnifique mise en fiction de ce paradigme existentiel, lire Hélène Monette, *Unless*, Montréal, Boréal, 1995.
3. Ces idées ont été longuement développées dans un texte encore inédit en français : J. Létourneau, *« Raconte-moi quand j'étais bébé » : De la conscience historique chez l'enfant. Notes tirées de l'observation de jeunes sujets, de la naissance à 9 ans*, Bielefeld, Zentrum für interdisziplinäre Forschung, 1995, 60 p.
4. Voir aussi le texte de B. Jewsiewicki dans cette livraison de la revue.
5. « Assurances et errances de la raison historienne », dans *Passés recomposés. Champs et chantiers de l'histoire*, Paris, Autrement, 1995, série « Mutations », nos 150-151, p. 68.